

Les collèges classiques pour garçons au Québec, XIX^e-XX^e siècles

Christine Hudon

Ma conférence d'aujourd'hui portera sur les collèges classiques pour garçons, du début du XIX^e siècle aux années 1960. Cet intérêt pour le collège classique pour garçons remonte au début des années 2000. Ce que nous avons voulu faire, en premier lieu, mes collègues Louise Bienvenue, Ollivier Hubert et moi, à travers ce projet de recherche qui a donné lieu à un livre paru en 2014¹, c'était de comprendre comment s'étaient construites les identités masculines au Québec.

Rappelez-vous cette phrase célèbre de Simone de Beauvoir dans *Le Deuxième Sexe* (1949) : « On ne naît pas femme, on le devient ». Par cette phrase, Beauvoir signalait le long travail de construction sociale de l'identité sexuée des femmes.

Nous considérons que le même raisonnement peut aussi s'appliquer aux hommes. L'identité masculine n'est-elle pas, elle aussi, le fruit d'un apprentissage? Les travaux des chercheurs et chercheuses de plusieurs disciplines nous incitaient d'ailleurs à explorer cette question. En sciences sociales et humaines, les recherches sur la construction et la reproduction des identités masculines ont en effet pris leur essor dans les années 1970. Des sociologues, des psychologues et des anthropologues ont voulu comprendre comment on devenait un homme. Plusieurs d'entre eux ont porté tout particulièrement leur attention sur le milieu scolaire, lieu où se forment et s'affirment les identités masculines. C'est à l'école, entre autres, à travers l'enseignement et la pression des pairs, que les enfants apprennent comment il faut se comporter en tant que filles ou garçons. Au Québec, l'historienne Micheline Dumont a d'ailleurs exploré cette question, en ce qui concerne les filles, avec son livre *Les couventines* publié en 1986.

Après les psychologues, les pédagogues, les médecins et les sociologues, les historiens et historiennes ont voulu à leur tour mieux comprendre les masculinités : comment chaque société fabrique ses propres modèles d'hommes? Comment ceux-ci évoluent-ils dans le temps? C'est ainsi que des historiens états-uniens, anglais, australiens, français se sont mis à l'étude des masculinités. Nous avons emboîté le pas, en nous tournant spontanément vers l'une des pépinières du masculin au Québec, le collège classique. Notre objectif était d'analyser l'impact de cette pédagogie exigeante et de cette discipline stricte sur les personnalités, de saisir aussi l'influence d'une formation catholique dispensée exclusivement par des prêtres sur plusieurs générations de garçons de l'élite.

J'ouvre une parenthèse à ce sujet pour expliquer un peu l'évolution du catholicisme au XIX^e siècle. À la faveur de l'ultramontanisme qui infléchit non seulement l'ecclésiologie, mais aussi la liturgie, la pastorale et les dévotions, le catholicisme de cette époque emprunte des accents de sentimentalisme. Plusieurs auteurs, entre autres Ralph Gibson, Michel Lagrée et moi, avons montré, dans nos recherches, que les modèles de piété et les dévotions alors mis

¹ Louise Bienvenue, Ollivier Hubert, Christine Hudon, *Le collège classique pour garçons*.

de l'avant accordent une grande importance aux figures féminines - en premier lieu la Vierge Marie - et à des traits davantage associés, dans les représentations populaires, au féminin : la douceur, l'abnégation, l'humilité. Les manifestations religieuses sont empreintes de faste et de symboles où abondent les fleurs, les couronnes, les larmes, les épines, les croix et les cœurs ensanglantés.

À partir de cette hypothèse d'une religion catholique qui se féminise dans ses contenus (mais non pas dans la manière dont on y exerce le pouvoir qui, lui, reste l'apanage des hommes), nous avons donc voulu savoir comment, dans une institution catholique des XIX^e et XX^e siècles, on devenait un homme.

Par ailleurs, au moment de formuler notre projet de recherche, nous nous intéressions également au phénomène de l'internat, véritable épreuve initiatique d'arrachement à la famille, comme incubateur particulier de l'identité masculine.

À travers ce projet de recherche, nous avons également voulu revisiter l'histoire des collèges classiques. Il existait, sur le sujet, un ouvrage important, celui de Claude Galarneau, *Les collèges classiques au Canada français* paru en 1978. Notre intention était d'interroger les archives pour réexaminer l'histoire de l'institution et voir ce que signifiait être pensionnaire en ces murs.

Ma conférence comportera deux grandes parties :

- 1) L'évolution de cette institution, le collège classique pour garçons, sur un peu plus de deux siècles.
- 2) Les discours sur la masculinité véhiculés par cette institution et la manière dont ils se transforment avec le temps

Mais d'abord, posons quelques jalons de l'histoire des collèges classiques au Québec.

Quelques repères historiques

Le premier collège pour garçons voit le jour au début de la colonie, alors que les Jésuites ouvre un collège à Québec en 1635. Après la Conquête, le gouvernement britannique s'empare des biens des Jésuites, y compris le collège. L'ouverture du petit séminaire de Québec relance en 1765 l'éducation classique dans la colonie. À Montréal, le collège Saint-Raphaël est fondé en 1773. Il est détruit par un incendie en 1803. En 1806, les sulpiciens inaugurent un petit séminaire pour le remplacer.

Par la suite, au début du XIX^e siècle, des collèges ruraux commencent à voir le jour. Le premier d'entre eux est fondé à Nicolet en 1803. En 1805, 1811 et 1827, les curés Cherrier, de Saint-Denis, Girouard, de Saint-Hyacinthe, et Painchaud, de Sainte-Anne-de-la-Pocatière, ouvrent des écoles semblables à celle de Nicolet. En 1825, leurs confrères de Sainte-Thérèse et de Chambly font de même. Le curé de l'Assomption, appuyé par la notabilité locale, en particulier du médecin Jean-Baptiste Meilleur, met aussi sur pied un petit collège en 1832.

Tous ces établissements sont fondés dans des paroisses relativement prospères. Les curés les financent grâce aux revenus confortables que génèrent leurs cures. Des dons de bienfaiteurs laïcs permettent aussi de financer ces projets d'éducation.

Ces initiatives sont toutes marquées d'une même intention : celle de susciter des vocations sacerdotales et de contribuer à la formation de l'élite canadienne. Au début du XIX^e siècle, le Québec compte relativement peu de prêtres; plusieurs paroisses sont laissées sans curé. La création des collèges vise donc à former une relève cléricale. L'influence des idées des Lumières, le développement économique, puis la démocratie naissante instaurée par l'Acte constitutionnel de 1791, font aussi sentir le besoin d'éduquer la jeunesse masculine. Les jeunes ruraux n'ont dès lors plus à s'exiler vers la grande ville pour avoir accès à l'éducation secondaire.

Vingt-six collèges ouvrent leurs portes au Québec entre 1803 et 1900. Une majorité d'entre eux sont localisés dans des petites villes ou des villages : Nicolet, Saint-Hyacinthe, Sainte-Thérèse, L'Assomption, Chambly, La Pocatière, Rigaud, Joliette, Rimouski. Au départ, ce sont de très modestes bâtiments, qui accueillent, parmi leurs élèves, plusieurs externes. En 1880, on compte 19 collèges. En 1930, il y a 32 collèges classiques au Québec; en 1950, 58. Ainsi, le réseau collégial s'étend et se structure petit à petit aux XIX^e et XX^e siècles. Voyons maintenant comment il évolue.

1) L'évolution de cette institution sur un peu plus de deux siècles

À bien des égards, le collège des années 1950 a peu à voir avec celui de 1810. Sur le plan architectural et sur celui des espaces de vie, de grandes transformations ont touché les collèges. Les premiers collèges du XIX^e siècle voient en effet le jour dans de très modestes bâtiments. Ce sont par exemples des maisons de bois reconverties à un nouvel usage. Ces bâtiments rudimentaires sont bientôt remplacés par des constructions plus grandes et plus élaborées de briques ou de pierres grises. Les collèges de la seconde moitié du XIX^e siècle et ceux du XX^e siècle sont entourés de jardins, avec des sentiers et de grands arbres. Plusieurs sont ceinturés de murailles, de clôtures, de grilles ou de haies très denses qui protègent l'établissement et ses habitants des visites impromptues et des regards curieux. Ils ont aussi pour effet de limiter le territoire et l'horizon des pensionnaires. Ils ont des façades monumentales, des clochers, des tours ou des colonnes. À l'intérieur, les corridors sont souvent très larges, les escaliers, imposants. Certains comportent plusieurs ailes ou pavillons qui témoignent des agrandissements opérés au fil des années.

Les collèges du tournant du XX^e siècle sont aussi plus confortables : l'éclairage au gaz puis à l'électricité enlumine désormais les pièces. Grâce au chauffage central, les dortoirs sont devenus plus tempérés, le réveil, au matin, un peu moins pénible, et le froid ne vient plus amoindrir la concentration des élèves dans les salles d'études et les classes. L'espace s'est organisé, s'est spécialisé, s'est compartimenté tout en révélant et en affirmant, notamment par le biais du mobilier et des ornements architecturaux, les hiérarchies internes. Dans les collèges, il y a en effet des lieux pour dormir et manger, d'autres pour prier, étudier et s'amuser; certains sont réservés au personnel enseignant, d'autres aux religieuses ou aux domestiques chargés des travaux d'entretien. Les entrées, les couloirs et les locaux sont organisés de façon à limiter le plus possible les contacts entre les pensionnaires et les élèves externes.

Au tournant du XX^e siècle, l'influence du courant hygiéniste se fait aussi sentir dans les collèges. À cette époque, des médecins dénoncent les mauvaises conditions sanitaires dans lesquelles vivent plusieurs élèves et dessinent les préceptes de l'hygiène scolaire. Leur campagne de sensibilisation ne vise pas à faire disparaître l'internat, mais plutôt à le moderniser et à le rendre plus fonctionnel, d'une part, en pointant les dangers qu'il fait peser sur la santé et l'épanouissement physique et moral de la jeunesse, d'autre part, en suggérant toute une série d'aménagements susceptibles d'accroître la salubrité des lieux. *L'hygiène au dortoir, à l'étude, au réfectoire et en récréation* du Dr E.-F. Panneton contient par exemple diverses prescriptions. Il promeut le sport, la pratique mensuelle du bain en hiver, son usage hebdomadaire en été, le lavage des cheveux, des oreilles et des ongles, une bonne posture pour l'étude et une alimentation saine, du moins selon les critères de l'époque. Ainsi invite-t-il à consommer des desserts qui facilitent la digestion et à boire du café, « breuvage de ceux qui se livrent aux travaux intellectuels ». L'ouvrage incite également les directions à doter leurs établissements d'un éclairage efficace, d'un système de chauffage au bois, considéré comme particulièrement salubre. Il les exhorte à s'assurer que les lieux de travail et de repos soient bien aérés et que le mobilier scolaire soit confortable et adapté à la taille des élèves.

D'autres publications énoncent divers critères pour que règne l'hygiène au pensionnat et critiquent de façon à peine voilée les règlements scolaires et l'organisation de bon nombre de collèges et couvents.

L'une d'elles dénonce comme « un contre-sens hygiénique » le silence ou la lecture pendant le repas et fustige l'absence ou la rareté des bains dans plusieurs internats, de même que les coûts supplémentaires souvent exigés pour avoir accès aux équipements existants. Certaines recommandations, comme celle de limiter à 30 le nombre d'élèves par dortoir, restent lettre morte dans beaucoup d'établissements. Pendant longtemps, on y maintient les grandes salles de 50 lits ou plus.

À bien des égards, cependant, les préceptes hygiénistes semblent peu à peu faire leur chemin, comme en témoignent les prospectus publicitaires qui, au sortir du XIX^e siècle, commencent à vanter les installations sanitaires nouvellement installées. Ce changement de ton, perceptible dans les prospectus des collèges, est peut-être un indice de l'émergence de nouvelles attentes sociales et familiales à l'égard du collège au début du XX^e siècle. Il s'agit dorénavant de préparer la jeunesse à la vie adulte en la protégeant non plus seulement du monde extérieur, mais aussi des dangers qui le guettent à l'intérieur même des murs du pensionnat, par exemple la maladie et le feu, qui, à cette époque, a frappé quelques établissements dont Sherbrooke. À ce propos, il semble que les campagnes pour contrer la tuberculose aient commencé à changer le regard porté sur les pensionnats. En certains milieux, on en vient à voir l'internat comme une source possible de contamination. Évidemment, la dénonciation des collèges pensionnats catholiques comme lieu de propagation de la tuberculose n'a aucune commune mesure avec les critiques adressées aux écoles résidentielles autochtones qui présentent des taux de contamination tout à fait alarmants. Mais ces voix qui se font désormais entendre pour signaler les risques de contamination encourus par la jeunesse pensionnaire provoquent incontestablement un malaise chez les autorités collégiales, qui en viennent à renouveler leur discours

promotionnel, adapter les bâtiments et à revoir, parfois à leur corps défendant, le calendrier scolaire, comme ce fut le cas au moment de l'épidémie de grippe espagnole qui amène bien des collèges à fermer temporairement leurs portes.

Témoigne d'ailleurs de ce souci de préserver l'élève de la maladie un tableau tiré d'un ouvrage commémoratif publié à l'occasion du 100^e anniversaire du collège de Sainte-Anne en 1927. On y montre, chiffres à l'appui, que la mortalité juvénile au pensionnat est bien inférieure à ce que l'on observe dans le monde extérieur.

Autre changement qui touche les collèges : tandis qu'au début du XIX^e siècle, les classes sont assez hétérogènes sur le plan de l'âge des élèves, ce n'est plus le cas à la fin du XIX^e siècle. Voyons l'exemple du collège de Montréal.

Au début du XIX^e siècle, l'amplitude des âges y est remarquablement étendue, comme l'a bien montré Ollivier Hubert. En 1826, le petit George F. Bigelow, élève à l'école française, n'a que 5 ans. À l'autre extrémité de la pyramide, Antoine Perrier, étudiante en philosophie, a 24 ans. À l'instar des institutions similaires qu'on retrouve alors en Europe, le collège de Montréal n'a pas en charge une étape de la formation scolaire, mais un groupe d'étudiants.

La montée de l'alphabétisation et l'augmentation de la fréquentation scolaire ont eu pour conséquence de rendre les classes plus homogènes de ce point de vue. Avec le temps, une ségrégation croissante a distingué grands et petits, du moins dans les établissements comptant quelques centaines d'élèves, et les rapports entre les uns et les autres ont dès lors été fortement restreints.

Par ailleurs, l'histoire des collèges pour garçons est aussi marquée par la montée de l'internat. Un exemple pour illustrer ceci : avant 1830, la clientèle du collège sulpicien de Montréal est formée d'une majorité d'externes. À la fin des années 1850, elle est largement dominée par les pensionnaires: autour de 70 % de l'effectif scolaire de cette institution appartient désormais à cette catégorie.

Autre exemple : le collège Saint-Charles-Borromée de Sherbrooke ouvre son pensionnat en 1876, un an après sa fondation, en partie parce que les parents réclament ce type de service. Le nombre de pensionnaires grimpe alors rapidement : 60 % des élèves sont pensionnaires en 1883.

Même en milieu rural, la montée de l'internat est perceptible. En campagne, de nombreux élèves vivent trop loin de l'école pour être en mesure de rentrer chez eux en fin de journée. Au début du XIX^e siècle, plusieurs d'entre eux logent dans une maison du village plutôt qu'au collège. En 1840, par exemple, le collège de Sainte-Anne de La Pocatière, dans le Bas-du-fleuve, est fréquenté par bon nombre d'externes, qui prennent pension dans une dans les environs. Mais cette option ne plaît pas à la direction de l'établissement qui, dans les dernières décennies du XIX^e siècle, s'efforce de la restreindre. Entre autres stratégies, on augmente le coût de la scolarité de ceux qui prennent leurs repas à l'extérieur du collège ou qui dorment dans une maison du village. En même temps, des réductions de pension sont accordées aux familles nombreuses ou à celles qui ont des moyens limités et des bourses sont proposées aux élèves méritants, mais pauvres. Par ailleurs, des garçons, qui ont été

exclus de l'institution en raison de leur comportement délictueux, se voient offrir la possibilité de la réintégrer à la condition expresse de devenir pensionnaires. Enfin, les contacts entre internes et externes sont scrupuleusement limités et contrôlés et il arrive même que l'on refuse d'admettre un élève venant d'une paroisse lointaine s'il ne s'engage pas à prendre la pension complète au collège. En résumé, par un savant mélange de mesures incitatives et de mesures dissuasives, grâce aussi, aux discours promotionnels et aux efforts de recrutement de certains curés qui vantent la qualité de l'éducation totale offerte par le pensionnat, celui-ci en vient à toucher une proportion croissante et massive de la clientèle du collège. En 1920, ce sont désormais 80 % des 644 élèves de Sainte-Anne qui sont pensionnaires. Et cette proportion continue d'augmenter par la suite : elle atteint 85 % en 1945, puis se maintient à ce niveau - le dépasse même certaines années - jusqu'en 1960. On fait donc, de toutes sortes de manières, la promotion du pensionnat et celui-ci gagne fortement en popularité.

Les exceptions à ce modèle du collège pensionnat sont peu nombreuses avant les années 1930. Au XIX^e siècle, Sainte-Marie, un collège jésuite fondé à Montréal en 1848, compte, en plus de ses pensionnaires, une bonne proportion d'externes; au XX^e siècle, quelques institutions n'accueillent que des externes. Le premier d'entre eux, le collège André-Grasset, création sulpicienne, ouvre ses portes en 1927. Dans sa foulée, d'autres externats sont créés dans les années qui suivent.

Cette valorisation du pensionnat découle de l'idée qu'il faut sortir l'enfant de son milieu familial pour le faire grandir. Les familles confient leurs fils à des institutions d'enseignement qui prennent en charge les activités de loisirs, ainsi que la formation académique, religieuse et morale des jeunes. Elles poursuivent un double objectif d'instruction et de socialisation et leur permettent d'acquérir une culture et une identité secondes. Des prêtres s'y substituent à l'influence et au pouvoir de la famille et complètent l'apprentissage des rôles propres au sexe, à l'état et au rang social des hommes en devenir dont ils ont la charge. Le collège mise sur une pédagogie de la rupture, de l'émulation et de l'endurcissement.

Une autre caractéristique qui change avec le temps : la conception que l'on se fait du cours classique et la place que ce cours occupe dans ce que l'on appelle les collèges classiques. Ainsi, au tournant du XIX^e siècle, le collège de Montréal des Sulpiciens qu'a étudié Ollivier Hubert offre trois types de formation : « école anglaise », « école française » et « école latine ». À l'école anglaise, on enseigne les matières suivantes : « lecture, écriture, orthographe, les règles de commerce, la tenue de livres »; il s'agit donc de ce qui sera appelé plus tard un « cours commercial ». L'école française, quant à elle, offre un programme constitué de « lecture en latin et en français, écriture, calcul, premiers éléments de la langue française ». Ce programme deviendra plus tard « préparatoire » au cours classique, mais durant la période étudiée, seule une minorité de ceux qui fréquentaient l'école française entrait effectivement par la suite à l'école latine.

Si l'éventail des âges paraît considérable, on remarque, malgré tout, une tendance à la distribution des élèves en classes d'âge. Par exemple, en 1826, l'école anglaise s'adresse

particulièrement à des garçons de 8 à 11 ans, tandis que l'école française accueille des enfants plus vieux, de 10 à 13 ans.

Les élèves inscrits aux deux premières années du cours latin ont généralement entre 11 et 15 ans, alors que ceux qui fréquentent le second cycle, beaucoup moins nombreux, ont entre 13 et 21 ans. Environ 70% des élèves de cette époque ne vont pas au-delà de l'école anglaise. En fait, au XIX^e siècle, le collège dit classique offre bien plus que le cours classique. Plusieurs établissements offrent un cours commercial. Ces institutions apparaissent comme plutôt ouvertes aux besoins multiples du milieu. Elles offrent non seulement le cours classique à une minorité de leurs élèves, mais elles proposent des études pratiques et courtes.

Deux raisons poussent les collèges à offrir ce type de formations. D'une part, ils veulent répondre aux demandes exprimées par les parents et, d'autre part, ils veulent assurer l'avenir financier des institutions.

Au collège de Montréal, la pluralité des cursus aura cours pendant la majeure partie du XIX^e siècle, bien que le cours latin gagne en popularité après 1860. À La Pocatière, un collège que j'ai étudié, le cours commercial anglais et le cours classique cohabitent jusqu'en 1946 (les dernières admissions ont lieu en 1943).

Enfin, autre transformation qui touche l'établissement : la règle et la discipline des collèges s'assouplissent peu à peu, avec le temps. Bien que le collège se caractérise par la rigueur de sa discipline et par son régime de vie quasi monastique, on ne peut s'empêcher de remarquer que, peu à peu au XX^e siècle, le nombre de congé augmente, l'heure de levée est repoussée, les permissions de sortir se font un peu plus nombreuses.

Dans les années 1950, les collèges s'ouvrent un peu plus à la modernité. On commence, même, en certains collèges à parler un peu d'éducation sentimentale et de sexualité.

2) Les discours sur la masculinité véhiculés par cette institution

En 1941, Léo Pelland, un avocat qui a fréquenté le séminaire de Joliette de 1904 à 1911, disait ceci :

Je me souviens qu'aux jours de rentrée, il m'est arrivé souvent de ne pouvoir serrer la main de grand-père, parti aux champs pour s'éviter l'adieu. De tels sacrifices ne s'oublient pas. Et ils comptent pour forger un caractère. Ils comptent comme le règlement et comme l'internat [...] Vivre côte à côte au collège, y nouer de fortes amitiés, s'y entraîner à la ponctualité, au travail d'équipe, aux jeux en commun, à des exercices, militaires ou autres, y apprendre aussi le respect de l'autorité, tout cela est-il si peu?

Son témoignage est intéressant parce qu'il donne les grandes lignes de ce que représentait la vie au collège du point de vue de l'histoire de la sociabilité masculine :

- une coupure avec le milieu familial
- une vie en groupe
- l'amitié
- une discipline et un régime de vie stricts en vue de former le caractère et de préparer à la vie adulte.

C'est ce que nous allons maintenant explorer en tenant d'analyser ensemble ce que signifiait devenir un homme dans une institution comme le collège classique. Rappelons d'abord un trait important du système d'enseignement secondaire québécois avant la Révolution tranquille : la ségrégation sexuelle. En effet, filles et garçons étudient dans des établissements différents.

Ces « maisons d'enseignement » prennent en charge la formation académique, religieuse et morale des jeunes, ainsi que les activités de loisirs. Dans le pensionnat, le temps est scrupuleusement réglé. Les exercices religieux, les périodes de cours en classe et les périodes d'études se succèdent quotidiennement, sauf le dimanche. Tout cet aménagement du temps laisse que bien peu de place aux loisirs.

Une épreuve, un temps initiatique

Le collège est donc une école où on apprend à devenir homme. Cette idée du collège conçu comme une épreuve est très présente dans de nombreuses sources. Ainsi, Ollivier Hubert a bien montré que le discours de commémoration des collèges et de la vie collégiale qui se développe à la fin du XIX^e siècle s'inscrit dans une logique méritocratique qui insiste particulièrement sur l'épreuve qu'a constituée l'expérience de pensionnaire-collégien. Les anciens élèves des collèges, dont on célèbre les réussites et la position élitaires, ont pu obtenir la place qui est la leur dans la société grâce à leur travail acharné et grâce à l'exercice d'une discipline personnelle. Ainsi, le collège est construit en tant qu'espace de l'initiation aux fonctions de pouvoir. Ce n'est pas tellement le talent et les avantages donnés par la naissance qui sont valorisés, ce sont plutôt la régulation de soi et la constance dans l'épreuve : c'est ce qui justifie leur place prééminente.

Cet apprentissage s'effectue dans un milieu homosocial et catholique.

Catholique : le collégien évolue dans un lieu baigné de religion et de morale. Une religion, nous l'avons vu précédemment qui, à la faveur de l'ultramontanisme du XIX^e siècle, diffuse un discours et une piété, souvent associés dans l'imaginaire du temps, au féminin. La future élite de la nation est éduquée par des hommes en soutane ayant renoncé à la vie sexuelle ainsi qu'à la paternité. Par l'exemple même de leur propre trajectoire de vie, ces prêtres véhiculent un ordre normatif en matière de masculinité qui se trouve en bute à certains canons de la culture laïque.

Homosocial parce que, dans les collèges, l'on côtoie de façon quasi exclusive des individus du même sexe. Au collège, en effet, les élèves aperçoivent tout au plus, de temps à autre, quelques figures féminines fugitives. Ces femmes, ce sont surtout des domestiques laïques avant 1860-1870 et, par la suite, des religieuses.

Le collège est aussi un milieu homosocial masculin dans la mesure où l'étude des langues, des arts et de la littérature, des sciences, de l'histoire et de la géographie, de même que l'apprentissage de la morale se font par la fréquentation exclusive d'auteurs masculins.

Dans plusieurs institutions, on va jusqu'à expurger des pièces de théâtre les rôles féminins. Quand on les conserve, ces rôles féminins sont souvent joués par les garçons les plus frêles. En somme, on y réalise ce que l'anthropologue Françoise Héritier dénomme « l'entre-soi de genre ».

D'autres caractéristiques peuvent encore être associées au collège masculin pour garçons des XIX^e et XX^e siècle jusqu'à la Révolution tranquille.

J'en retiens cinq :

Une famille de substitution

Au collège, des prêtres se substituent à l'influence et au pouvoir de la famille et complètent l'apprentissage des rôles propres au sexe, à l'état et au rang social des hommes en devenir dont ils ont la charge. Le prêtre incarne une figure paternelle. Ces conditions d'isolement d'avec le milieu familial, et plus largement, avec le Siècle, comme on dit alors, sont jugées nécessaires à l'acquisition d'une culture seconde, plus noble et distinguée. Fréquenter les grandes œuvres en restant le plus possible à l'abri des fréquentations vulgaires, du matérialisme ambiant et des séductions du monde, tel est le motif de cette mise à l'écart.

Un des discours du conventuum de 1885 du collège de Montréal résume cette idée de l'institution comme famille de substitution. Le supérieur de Saint-Sulpice, Louis Colin, y explique que la vie au Collège est le prolongement de la vie de famille mais, « dans un sens plus étendu ». Alors que la famille biologique donne ce qui est vital aux premières années, les professeurs, seconds parents, procurent à l'élève, explique-t-il, « l'aliment de la connaissance, dirigent ses premiers pas dans les arcanes de la science, aident au développement des facultés de son esprit ». Ils sont ces seconds tuteurs pour lesquels on doit éprouver des sentiments d'affection et de gratitude.

La camaraderie pour atténuer le vide laissé par la rupture avec le milieu familial

Mémoires et autobiographies soulignent les privations affectives et physiques de cette adolescence vécue au pensionnat (ce qui est en accord avec cette conception du collège présentée comme une épreuve). Ces mêmes témoignages mettent aussi l'accent sur les amitiés de collège, dépeintes comme des relations profondes, intenses et, parfois très durables, qui s'y sont nouées.

Dans les pensionnats, l'amitié contribue à guérir les blessures d'amour-propre qu'inflige un régime pédagogique fondé sur l'émulation et sur son inévitable revers, l'humiliation. Les amis partagent des activités de loisirs, parlent de leurs lectures ou de leurs projets d'avenir. Ils se donnent des surnoms, s'échangent leurs journaux intimes, correspondent ensemble pendant l'été, se jurent, aussi, fidélité et assistance mutuelle. Quelques lettres conservées dans les archives des collèges montrent que l'amitié emprunte parfois au langage amoureux. On y décèle l'influence certaine du romantisme.

Lisons ensemble un extrait d'une lettre écrite par Lionel Groulx :

Quand je t'ai connu pour la première fois, il y avait déjà longtemps que je cherchais un ami, mais un ami selon Dieu. Tout jeune, hélas! Mon âme était allée

se brûler à des affections légères et puériles [...] On m'avait déjà parlé de toi, et l'on avait dit beaucoup de bien. Sans m'en apercevoir, sans que j'en connaisse les premières causes, je sentais de jour en jour, comme des impulsions secrètes qui me poussaient vers toi. [...] Sur ton front pur, perçaient comme des étoiles brillantes les feux et les éclats d'une jeunesse toute pure. [...] Daniel, depuis le soir que je t'ai rencontré, je n'ai pu arracher de mon âme un quelque chose de toi qui y était entré.

Ensemble, les amis s'amuse aux dépens d'autres élèves et du personnel enseignant. Ils se rencontrent dans les cours de récréation et dans diverses cachettes qu'adoptent les élèves pour échapper un peu à la surveillance. Avec les amis, on défie différents interdits : on fume en cachette, on consomme des friandises ou de l'alcool, ou l'on s'échange des livres interdits. La transgression des règles est vécue par plusieurs comme une bouffée d'air frais et de liberté dans le carcan disciplinaire du collège.

Louise Bienvenue et moi avons montré que ces formes de transgressions pouvaient être lues comme une manière d'affirmer son identité masculine. Le recours à des actes illicites aurait constitué une façon plus ou moins consciente de profaner des modèles identitaires que l'institution proposait, mais qui apparaissaient à certains comme déficitaires sur le plan de la virilité. Tout se passe comme si la virilité exigeait une certaine réserve dans l'exercice de la piété : trop de sentimentalisme, trop de surnaturel, de contrition et de soumission cadrent mal avec l'identité masculine laïque.

Dans l'optique de la préparation à la vie adulte, les amitiés nouées au collège sont aussi de socle d'une sociabilité masculine élitare. Elles sont fortement valorisées, voire idéalisées, dans le discours sur les collègues. Les amicales d'anciens élèves et les conventums qui commencent à fleurir à la fin du XIXe siècle exaltent ces amitiés.

Rivalités et pressions sociales

Mais le collège est aussi un lieu traversé par les rapports de pouvoir, un milieu où s'exerce une concurrence plus ou moins vive. En effet, les élèves rivalisent pour les premières places en classe ou pour les meilleures performances dans les aires de jeux ou dans les pièces de théâtre. Plusieurs se disputent l'affection des professeurs les plus estimés.

Ainsi, l'institution, au quotidien, est la scène de mille et une railleries, taquineries et méchancetés. On se moque des élèves de petite taille ou de ceux qui ont un physique ingrat. Bien des élèves qui ont une voix haute, un accent pointu, une constitution fragile ou des manières délicates font l'objet de moqueries. De même, les garçons aux manières particulièrement rustres, ceux qui bégaièrent ou qui mouillaient leurs lits sont stigmatisés. L'attitude du personnel enseignant a parfois pour effet d'accentuer l'ostracisme des pairs.

Ainsi, au collège s'expriment des rapports de pouvoir qui ont pu avoir de profondes incidences sur le développement des groupes d'amis comme sur le développement des personnalités. Dans un langage coloré et volontiers familier, Claude Jasmin, élève du Collège André-Grasset entre 1943 et 1947, dira par exemple, dans un passage d'où transpire une conception de la masculinité qui hiérarchise les individus selon leurs attributs, leurs aptitudes et leurs intérêts.

Peu à peu, au collège, il se forme dix, vingt petits clans. Ceux qui se ressemblent s'assemblent. D'une part les nonos, selon nous, les petits fifis des pères, les forts en thème, les petits génies élevés souvent sous les jupes de leur mère. D'autre part, les « roffes and toffes », les déniaisés, les débrouillards qui savent fuir les pièges des directeurs de conscience.

Donc la vie grégaire du collège constitue pour certains élèves une véritable épreuve traversée d'humiliations et de vexations. Pour ces élèves, la vie en communauté est paradoxalement marquée par l'isolement. À cet égard, les témoignages relatifs aux décennies 1940 et 1950 révèlent une pression sociale particulièrement forte en faveur d'une « performance virile ». Les indices de cette pression nous ont amenés à poser l'hypothèse d'une accentuation, à cette époque, du discours condamnant les élèves affichant des traits efféminés, considérés « anormaux ».

En somme, le collège est un univers qui peut être dur pour celui qui le fréquente. Il est non seulement le lieu idéalisant la camaraderie. Il est aussi un lieu où s'expriment toutes sortes de comportements vexatoires -on parlerait aujourd'hui d'intimidation - et ces comportements stigmatisent les jeunes qui, par leur apparence, leurs goûts, leurs intérêts ou leurs manières, s'écartent d'un certain modèle de masculinité.

Le collège, c'est aussi la crainte de la sexualité.

Le discours sur la sexualité véhiculé dans les collèges promet un idéal de pureté. La pédagogie des collèges est en effet largement imprégnée par l'idée que les élèves doivent consacrer leur temps et leurs énergies au développement de leur intelligence et à l'acquisition de savoirs. L'éducation à la sexualité s'accomplit à travers des interdits, un langage rempli d'euphémismes. Les prêtres enseignants condamnent le péché de « la chair », « l'impureté », ce péché qui « le mal » entre tous les maux.

Pour nombre de prêtres enseignants, le combat contre le « vice » et l'« impureté » impose une vigilance de tous les instants, d'autant plus que l'impureté prend diverses formes – confidences amoureuses, paroles et écrits licencieux, masturbation, attouchements sexuels entre élèves un contrôle assidu des lectures. Le personnel des collèges s'adonne périodiquement à des fouilles dans les malles, les pupitres, les couchettes. Les lettres et les colis qui entrent au collège sont méticuleusement inspectés. L'étude, les exercices de piété et la surveillance étroite qui s'exerce à peu près partout ne peuvent cependant empêcher les garçons d'entretenir de secrètes idylles. La découverte de ces infractions donne au clergé enseignant l'occasion de jeter les bases d'une éducation sentimentale. Celle-ci est très sommaire et trace, la plupart du temps, un portrait assez sombre des rapports amoureux : « Quand même que vous posséderiez l'objet de votre passion, vous ne seriez pas heureux au contraire, vous verriez que la femme est amère, et vous seriez dégoûté », explique ainsi un prêtre du séminaire de Saint-Hyacinthe à un élève fortement épris d'une fille de son âge. À partir du premier tiers du XX^e siècle, la citadelle collégiale semble cependant moins bien résister à la diffusion des représentations sensuelles et érotisées de la culture populaire moderne. De plus en plus, ces nouveautés suscitent questionnements et tensions au sein des établissements scolaires. Lettres, romans, gravures, photos et cartes postales légères circulent en cachette. Pendant la crise des années 1930, l'entrée de matériel prohibé est

facilitée par les élèves externes qui, en plusieurs collèges, sont plus nombreux. De plus en plus, la radio, les cinémas, les magazines et les comic books exhalent une sensualité inédite, avec leurs pin-up aux courbes généreuses et leurs héros à la virilité conquérante.

Dans les années 1940, à la faveur d'un réformisme catholique, de nouvelles associations comme l'École des parents, la Ligue ouvrière catholique ou le Service d'orientation des foyers diffusent une image de la jeunesse comme un âge « vulnérable » qu'il convient de protéger. Autour de la sexualité des adolescents, surtout, converge un flot de discours et d'initiatives destinés à guider adéquatement l'éveil des sens et les premiers émois amoureux. On réfléchit alors sur l'éducation sentimentale faite aux garçons et sur les effets qu'elle a dans la dynamique conjugale. En 1944, une certaine Miriam, épouse d'un diplômé des jésuites, envoie une lettre à la revue *Collège et famille* en 1944. Elle y soutient que le collègue n'a que partiellement réussi l'éducation de son mari. En effet, se lamente-t-elle, en plusieurs années de mariage, ce professionnel bien en vue n'a jamais su faire un compliment à son épouse pourtant coquette. Jamais, non plus, n'a-t-il su reconnaître ce qu'elle accomplit pour leur foyer. Axé sur l'apprentissage des devoirs publics, le collègue aurait ainsi négligé d'aborder la sphère de l'intime, niant que les responsabilités de père et de mari sont aussi des choses qui s'apprennent à l'adolescence. « L'éducation des futurs maris est à faire », tranche Myriam. Ces jeunes habitués d'entendre qu'ils forment l'élite de demain conçoivent inévitablement une image démesurée d'eux-mêmes et de la gent masculine. Y allant de confidences, Miriam déplore aussi que les hommes soient « brutaux », ce qui a pour effet de rendre l'acte « odieux » aux yeux des femmes.

Les témoignages de collégiens recourent les propos de Miriam. L'éducation élitiste aurait fait naître chez eux un sentiment de supériorité, la conviction de se situer au-dessus de la mêlée du point de vue intellectuel et social. Plusieurs confessent, cependant, s'être sentis mal à l'aise et timides quand ils se retrouvèrent en présence de jeunes femmes, à la sortie du collège. Ce sentiment semble particulièrement vif chez ceux qui sont restés au pensionnat jusqu'à l'aube de la vingtaine. Contrairement à bien des jeunes de leur âge en contact quotidien avec des femmes, les collégiens ont grandi dans un milieu homosocial et ont été imprégnés d'une morale stricte et exigeante idéalisant le célibat consacré. Aussi abordent-ils les femmes avec maladresse, leur forfanterie, leur candeur ou leur trouble dénotant une bonne dose d'incompréhension, une ignorance certaine et une réelle difficulté à entrer en relation :

« Je n'étais pas honteux de mes nouvelles connaissances, mais [...] je répudiais tout ce qui était étranger à l'enseignement que je recevais [...] méprisant tout élément féminin et tout ce qui flattait la faiblesse humaine », raconte l'écrivain André Major en évoquant sa sortie du collège.

Un éducateur jésuite explique, au milieu des années 1940, que les collégiens « gardent une sorte de respect sacré pour tout ce qui touche à l'autre sexe. C'est normal : le culte de la Sainte Vierge qu'on leur a prêché, le culte aussi de leur mère [...] leur inspirent une certaine horreur pour toute initiative concrète où ils verraient d'instinct une sorte de profanation ».

Vers la même époque, la psychologue Monique Béchard constate la crainte qu'inspirent les femmes chez les hommes. Elle se demande s'il n'est pas plus urgent de refaire la mentalité des jeunes gens que de réformer les institutions féminines. « Je suis portée à trouver dangereux, explique-t-elle, que les éducateurs voient dans l'homme "un individu" et dans la femme "une famille" ». La misogynie, explique-t-elle, « n'est pas un signe de virilité ni d'équilibre mental ».

Les journaux étudiants et quelques dissertations conservées dans les archives illustrent cette incapacité de beaucoup de collégiens à considérer les femmes comme des égales. Par exemple, dans les années 1950, un collaborateur au journal *Le Copain* du séminaire de Sherbrooke conseille ses condisciples sur la conduite à tenir avec les filles. Il importe d'abord, affirme le jeune homme, d'avoir pour elles un profond respect. « Pourquoi les respecter? » Parce qu'elles ont une âme, parce qu'elles sont des amies et parce qu'elles sont les éducatrices du genre humain, répond en substance le journaliste : « il faut les respecter dans le bien et, en revanche, les réprimander délicatement quand elles font des écarts ».

Cette crainte de la sexualité est donc porteuse de misogynie. Elle débouche par ailleurs sur une 5^e caractéristique de l'univers collégial:

La méfiance envers les amitiés jugées trop exclusives

C'est d'ailleurs un paradoxe de l'univers collégial : on idéalise à la fois l'amitié, les liens forts entre élèves, mais on s'en méfie aussi. Au collège : l'intimité constitue une denrée rare.

Les « amitiés particulières », c'est-à-dire les relations exclusives entre deux élèves, sont passibles d'expulsion quand elles prennent une tournure charnelle. Parfois seul, jamais deux, toujours trois, rappellent plusieurs témoignages qui évoquent une pratique,

Par ailleurs, plusieurs sources évoquent les « chatteries », que l'on appelle aussi parfois « chantage » pendant tout le XIX^e et encore au XX^e siècle. Par ces expressions, on évoque l'amitié qui unit à un petit un élève des grandes classes, ou même un ecclésiastique.

Ces liens d'amitié, qui ne sont pas toujours dénués de sensualité, permettent à certains d'explorer leur homosexualité naissante. Chez d'autres garçons, qui entretiennent des rapports distants et plutôt rares avec leurs familles et avec les femmes, elles répondent aussi vraisemblablement à un besoin affectif. Elles ne sont pas propres, du reste, au milieu collégien, comme l'a montré Steven Maynard dans son analyse des amours masculines juvéniles dans les milieux ouvriers ontariens au tournant du siècle.

Après 1920, on observe un durcissement du discours par rapport aux comportements homosexuels. Plusieurs sources indiquent que la pression sociale s'accroît, tandis que la condamnation des amitiés masculines jugées trop exclusives et possiblement charnelles se fait particulièrement vive. Cette méfiance accrue de l'homosexualité, de plus en plus considérée comme une pathologie, est à mettre en parallèle avec d'autres indices qui touchent les sociétés occidentales dans son ensemble et qui se manifestent à travers une psychiatrisation de l'homosexualité, où la quête de la normativité prend beaucoup de place.

A cet égard, le milieu collégial est le reflet des idées et des courants qui touchent, plus largement, la société et l'Église. L'Église du début du XX^e siècle commence, par exemple, à promouvoir une « piété virile », une piété qui prend volontiers des accents militaires, voire guerriers. Cette piété puise ses métaphores tantôt dans l'imaginaire chevaleresque ou dans celui du croisé, tantôt dans un univers plus contemporain, celui de la société et des us soldatesques. C'est la religion d'un catholicisme en bute à la modernité, qui s'oppose au rationalisme, au matérialisme, au socialisme et au communisme, qui condamne les Juifs, les francs-maçons et les libres-penseurs. Elle propose une rhétorique militante qui fait une large place au thème du combat. De ce discours aux accents militaires et messianiques qu'endossent l'Église et les maisons d'éducation catholiques se dégage une conception très hiérarchisée de la société chrétienne.

Une grande attention est portée à la formation d'une élite catholique et apostolique. Les « chefs », que doivent former notamment les collèges classiques à travers l'ACJC, sont des « chrétiens convaincus et des patriotes éclairés ». Ils sont aussi « des soldats » dont « le pape est le général ».

Deux raisons expliquent l'apparition de cette rhétorique misant sur des valeurs dites masculines. On peut y voir, d'abord, un désir de rejoindre davantage les hommes et de leur proposer un engagement religieux qui corresponde à leurs aspirations, afin de faire contrepoids à la féminisation de la pratique religieuse, perceptible outre-Atlantique comme au Québec. On peut y déceler, aussi, les effets du propagandisme de l'action catholique, qui pousse à l'engagement social et au militantisme, et qui s'exerce de manière privilégiée dans la sphère publique. L'action catholique aspire en effet à une régénération religieuse et nationale. Aussi n'est-ce sans doute pas un hasard si sa symbolique recourt de préférence aux stéréotypes masculins. Sans disparaître, la sensibilité, voire la sensiblerie, qui caractérise la religion du milieu du XIX^e siècle, cède du terrain face à une rhétorique célébrant la réflexion, le jugement et l'action.

Cette « piété virile », qui s'épanouit au tournant du XX^e siècle, s'appuie de manière privilégiée sur la figure du Christ-Roi. Ses contenus contrastent avec ceux des dévotions ultramontaines du XIX^e siècle qui exaltaient, à travers le culte marial et le culte à l'Enfant-Jésus, les vertus de douceur, de bonté et de pureté. Le journal étudiant *Le Copain*, du séminaire de Sherbrooke, fait écho à cette conception christocentrique en 1945 : « Toi aussi, toi surtout, étudiant, tu as un but à atteindre : tu dois devenir un homme, un homme véritable, un homme au sens plein, au sens fort du mot, un homme façonné à l'image de celui qui a été l'Homme par excellence ».

Dans les années 1920, quelques textes font d'ailleurs la promotion du sport comme moyen d'affermir le caractère et comme outil de perfectionnement spirituel. En 1924, les périodiques français *Études* et la *Revue des Jeunes*, qui circulent au Québec, célèbrent l'ascèse de l'entraînement physique en évoquant les nombreuses analogies sportives de l'œuvre de saint Paul.

En conclusion :

L'institution du collège classique a une histoire. Bien qu'un certain nombre de caractéristiques propres à cette institution traversent le temps, le collège pensionnat, que nous avons tout particulièrement étudié dans notre livre, est aussi touché par toute une série de changements : le nombre d'établissements augmente peu à peu sur le territoire québécois, l'espace du collège se structure, se spécialise et se modernise, les cursus enseignés évoluent aussi dans le temps. Ainsi, les collèges dits classiques du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle offrent-ils, dans bien des cas un cours commercial. Ce type de cours sera peu à peu délaissé par les collèges.

Le collège classique pour garçons constitue par ailleurs une expérience initiatique marquante qui contribue, notamment, à l'acquisition de la norme virile. Institution homosociale et catholique, le collège prépare les jeunes garçons à la vie adulte en les soumettant à un régime de vie et à une discipline stricts, quoique que cette discipline s'assouplisse un peu avec le temps, surtout après les années 1930. Le collège diffuse un discours sur la masculinité qui insiste tout particulièrement sur la quête de la pureté et sur le contrôle des pulsions. Les critiques de cette institution, de plus en plus nombreuses dans l'après-guerre, remettront en question le contenu des programmes, jugés mal adaptés aux besoins de la société d'accord. Des voix se feront aussi entendre pour souligner que le collège pensionnat est porteur d'une conception sexiste des rapports de genre.